

PIERRE-YVES VILLENEUVE

MASCOOTES
SANGLANTEES



PIZZAS
FRETTEES

LA BAGNOLE

PIERRE-YVES VILLENEUVE

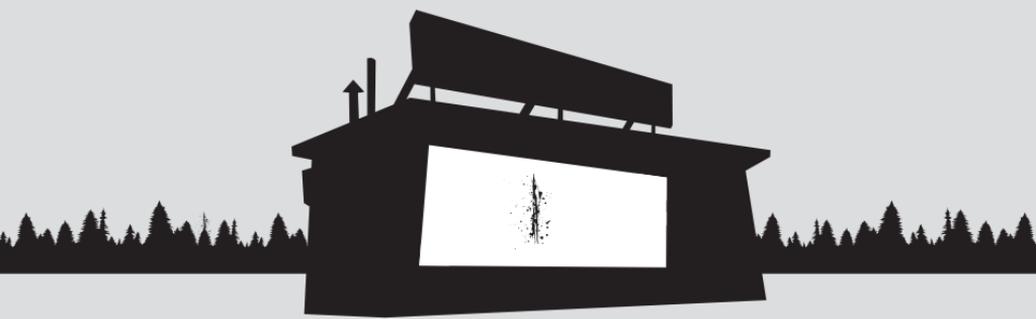
MASCOOTES
SANGLANTES



PIZZAS
FRETTES

LA BAGNOLE





Chaque fois, c'est la même chose. Dès qu'il franchit le viaduc qui enjambe la 40, Gabriel se prend une rafale en plein visage. S'il était plus éco-anxieux, le jeune homme croirait que la nature a une dent contre lui, que Dame Nature se venge parce qu'il s'est acheté un scooter.

Gabriel serre la mâchoire et se penche en avant. Le moteur du scooter rugit plus fort qu'une tondeuse. Aussi aérodynamique que possible, Gabriel met l'accélérateur dans le fond. Il réussit à regagner les précieux kilomètres/heure qui lui avaient été dérobés. Il atteint presque la limite de 70, ce qui ne satisfait pas

le conducteur du pick-up qui vient de sortir de l'autoroute.

Coincé derrière le scooter, le chauffeur montre des signes d'impatience. Son véhicule se rapproche dangereusement de Gabriel – moins d'un mètre les sépare maintenant. Ce dernier ne voit rien de la manœuvre imprudente qui se joue derrière lui parce qu'il garde les yeux braqués sur la route, mais il peut sentir la présence du pick-up. Le moteur du camion gronde deux, trois fois, ce qui fait sursauter Gabriel. Peu importe, il garde le cap. Voilà un exemple parfait de la raison pour laquelle ses parents s'opposaient à cet achat.

Avec si peu de distance entre les deux véhicules, Gabriel n'a pas le droit à l'erreur. S'il chute, l'autre débile va le happer, lui rouler dessus, le traîner sur des dizaines de mètres. Un frisson lui parcourt le dos alors qu'il imagine le pick-up lui broyer les os, l'asphalte lui râper le visage, son corps se vider de son sang sur la chaussée. Ce n'est pas ce qu'il avait prévu aujourd'hui.

Il n'apprécie vraiment pas de se faire pousser dans le cul ainsi. *Tu tiens vraiment à arriver à la lumière rouge avant moi ?*

C'est vrai qu'il pourrait se tasser, le temps que le pick-up le dépasse, mais

petit a) il déteste rouler sur l'accotement plein de garnotte et

petit b) l'autre enragé pourrait commencer par se calmer le pompon. La route est à tout le monde, non ?

Gabriel jure sous son casque. Il se redresse et lâche les gaz. Le scooter ralentit.

Il va faire quoi ? Me passer sur le corps ?

Comme de fait, plutôt que d'embrasser le scooter de son *bumper*, le chauffeur du pick-up choisit de freiner et reprend une distance à peine plus sécuritaire.

Pas même une centaine de mètres plus loin, une demi-douzaine de voitures attendent en file sur

le pont qui franchit la rivière L'Assomption. Dès que quelqu'un veut tourner vers Le Gardeur, ça crée de l'embouteillage. C'est comme ça. Scooter et pick-up s'immobilisent l'un derrière l'autre. Le feu passe du vert au jaune... et vire au rouge.

En jetant un coup d'œil dans son rétroviseur, Gabriel parvient à distinguer le conducteur qui a accroché un bandana confédéré à son rétroviseur. *Stupide redneck*, grimace Gabriel en roulant les yeux. Le visage empourpré, le type lui crache des insultes derrière son pare-brise. Probablement. Parce que sous son casque, Gabriel n'entend strictement rien. Et pas besoin d'être particulièrement doué pour déchiffrer le langage corporel du gars, ça transcende la barrière linguistique.

Qu'est-ce qu'il lui a fait pour qu'il s'emporte à ce point ?

Soudain, Gabriel voit l'homme débarquer de son pick-up. Il n'en revient pas. *C'est quoi, son problème à lui ? Il veut vraiment se battre parce que je l'empêchais d'aller plus vite ?*

Gabriel juge que c'est le moment parfait pour déguerpir. Il engage son scooter sur la ligne jaune au milieu du pont et dépasse les voitures bloquées.

Lorsqu'il arrive au début de la file, la lumière est toujours rouge. Gabriel n'a pas envie de découvrir si la brute le poursuit, alors il accélère, tourne à droite et s'engage sur le rang du Bas-de-L'Assomption Nord.

Un puissant coup de klaxon lui fait faire le saut. Un dix-huit roues qu'il n'avait pas vu traversait l'intersection juste à ce moment et l'évite de quelques centimètres. Déstabilisé par la bourrasque qui suit la *van*, le scooter vacille sur une quinzaine de mètres avant que Gabriel parvienne à reprendre le contrôle.

Il s'en est fallu de peu. Quel crétin ! Il a pourtant juré à ses parents qu'il ferait toujours extra attention. C'est la première et la dernière fois qu'il commet ce genre d'erreur. Se faire passer sur le corps par un dix-huit roues, ça ne pardonne pas. Gabriel n'aurait même pas eu le temps de voir le film de sa vie défiler devant

ses yeux. Sa mort aurait été instantanée et très salissante.

Gabriel ravale la boule de salive qui lui bloque la gorge, un mélange âcre de frayeur et de vomis nerveux. Il sacre. L'adolescent de 16 ans jette un coup d'œil derrière lui – toujours pas de pick-up, fiou! – puis des deux côtés de la route. Certain de ne pas se faire heurter, il active son clignotant, traverse et vient immobiliser son scooter près de la pizzeria, entre une auto-patrouille et le tapecul d'Axel.

Étourdi, il enlève son casque. L'air frais d'octobre sur son visage le revigore un peu. Ses mains tremblent, son cœur bat un solo de drum dans son cou. C'est la faute à ce stupide redneck, aussi, s'il est passé sur la rouge. Une erreur qui a failli lui coûter la vie. C'était niais de sa part, encore plus que de ralentir dans le nez de son pick-up. Les gens sont de plus en plus déjantés, et pas que sur les réseaux sociaux. Qui sait jusqu'où il se serait rendu ?

Gabriel inspire profondément afin de se calmer.

Même si ce n'est que le milieu de l'après-midi, le soleil est déjà bas dans le ciel. Il y a un champ de l'autre côté de la 341. À ce temps-ci de l'année, les plants de maïs ont jauni ; ils n'attendent que d'être récoltés, ou coupés, ou peu importe ce qui doit être fait d'un champ de maïs en octobre.

Le paysage paraît être peint de miel, d'ambre et de topaze. *C'est magnifique*, se dit Gabriel. Joséphine capoterait devant tant de féerie. Pendant un moment, il joue avec l'idée d'envoyer une photo de la scène à sa blonde, mais en voyant l'image captée par son cell, il abandonne le projet. Sa photo est nulle : on ne voit que le stationnement avec le cul de l'auto-patrouille qui dépasse et un contre-jour si intense qu'on ne distingue plus le champ. Il n'a pas l'œil d'un artiste.

— Hé, le jeune !

Les agents St-Pierre et Dupré sont des habitués de la pizzeria. Du moins, St-Pierre, le plus vieux des deux, l'est. Rémi St-Pierre est un visage connu à L'Assomption : le vétéran connaît la

ville et ses commerçants mieux que n'importe qui. C'est un homme de terrain dont le travail est apprécié, même s'il est bourru et plutôt condescendant.

— Messieurs, les salue Gabriel un peu sèchement en inclinant la tête.

L'agent Marc Dupré s'arrête. Plus jeune et plus sensible que son collègue, il devine que quelque chose cloche, que Gabriel est secoué.

— Ça va ?

Instinctivement, Gabriel fait oui de la tête, avant de se raviser.

— En fait, non. J'ai failli passer dans l'*Hebdo Rive-Nord*. Ça vous tente pas de faire quelque chose ? dit-il en pointant l'intersection du menton. Y'a un dix-huit roues qui m'a quasiment roulé dessus.

Gabriel omet de préciser que ç'aurait été cent pour cent sa faute.

— Le service est au courant de la situation. Ça ne date pas d’hier. C’était comme ça quand j’étais au cégep, reconnaît l’agent. Mais c’est pas à nous que tu dois dire ça. On n’a aucun pouvoir là-dessus, l’informe Dupré. Faut que tu parles aux conseillers municipaux. Encore là, c’est pas leur juridiction. Ils vont devoir faire pression auprès du ministère des Transports parce que c’est des routes provinciales, précise-t-il.

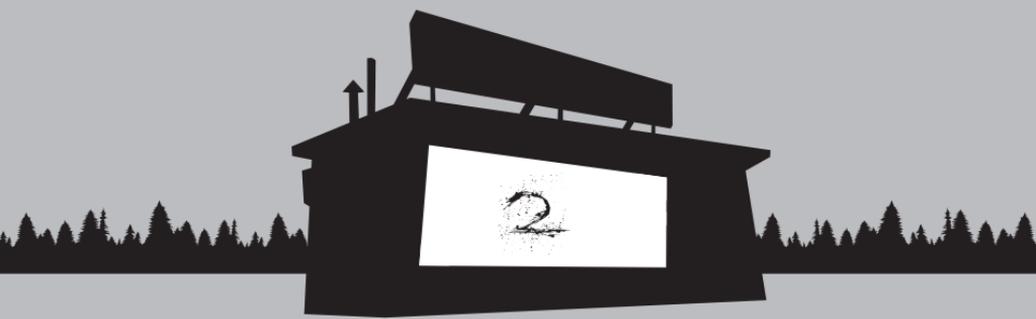
Découragé, Gabriel roule des yeux. Il ne s’attendait pas à ce que ce soit si compliqué de gérer une intersection.

— Envoye, la mémère ! lance St-Pierre, déjà assis dans l’auto-patrouille.

— Fais attention à toi, Gabriel. J’ai pas envie de te ramasser avec une spatule à pizza, conclut Dupré avec un clin d’œil.

— Ha, ha. Très drôle. Eille, Louis-José Houde a appelé, il aimerait ça que tu lui redonnes sa job !





Avec son toit en aluminium vert, son pignon et ses murs en déclin blanc, le restaurant où travaille Gabriel tente de se donner un air champêtre. C'est loin d'être réussi. Située au coin de la 341 et de la rivière L'Assomption, la pizzeria est vraiment à l'écart de la ville.

Enclavé par le cours d'eau, un champ et Ipex, une entreprise slash entrepôt de matériaux de construction, le resto est trop loin du centre-ville pour bénéficier de son achalandage. Et pourtant, ça roule. Un énorme bonhomme sourire dont le jaune a bleui avec le temps trône au-dessus de la porte.

Un carillon annonce son arrivée. Derrière la caisse, Axel note une commande, le téléphone coincé dans son épaule, puis la tend à Jean-Pascal en cuisine après avoir raccroché. Axel ne devrait pas être derrière le comptoir : il devrait être dans son tacot en train de livrer des pizzas.

— Gaby ! lance Axel, soulagé de voir son collègue.

— Où est Marco ?

— Aucune idée, mon homme. Il ne s'est pas pointé et il ne répond pas à son cell.

Le livreur a de longs cheveux blonds en bataille, une casquette vissée sur la tête en permanence et les yeux un peu vitreux. À vingt-trois ans, il est le doyen de la place.

Gabriel lâche un sacre. Comme à peu près toutes les entreprises du continent, la pizzeria souffre de l'actuelle pénurie de main-d'œuvre. Avec un homme de moins dans l'équipe – en plus de tous les autres qu'Enzo n'arrive pas à remplacer –, la soirée va être chargée. Mais Gabriel sait qu'en se

relevant les manches, ils sont capables de passer au travers. Ils en ont vu d'autres.

Dans le vestiaire, les néons clignotent quelques secondes puis se stabilisent. Une silhouette se découpe en plein milieu de la pièce : un ours tenant un micro et dont la tête surdimensionnée est ornée d'un tout petit, trop petit chapeau melon. La lumière blafarde accentue les cernes que l'animal a sous ses yeux. Les ombres dans sa gueule donnent l'impression qu'il a les dents ensanglantées, alors qu'il n'en est rien. Tout contribue à rendre l'ours plus menaçant qu'il ne l'est déjà. La première fois qu'il l'a aperçu, Gabriel a vraiment fait le saut. C'était d'un ridicule ! Encore une bébelle à Jean-Pascal.

Fixant les yeux ronds du mannequin qui lui rend son regard, le jeune homme réprime un frisson. *Au moins, il bouge pas.* Ça aurait tellement été le genre de Jean-Pascal de mettre sa paye sur une animation, juste parce que. Parce qu'il trouve ça cool, parce que ça aurait été effrayant, parce qu'il aurait pu se le permettre. Sa collection est si garnie qu'il pourrait s'ouvrir un petit (très petit) musée des horreurs.

Gabriel contourne l'ours et se faufile jusqu'à sa case. Prudemment, il en ouvre la porte. Rien.

Avec le temps, Gabriel a appris à se méfier : il a toujours été une cible de choix pour Jean-Pascal, qui adore lui jouer des tours à tendance dégueulasse. Il a déjà trouvé un pied ensanglanté en latex dans sa case, une fausse tarentule dont les pattes étaient animées, et même une bombe à paillettes, pas tant dégueulasse que salissante, gracieuseté de son meilleur ami.

Après avoir déposé son manteau et son casque, Gabriel se rend aux cuisines. Jean-Pascal a les mains dans la pâte et Axel, qui est venu lui prêter main-forte, hache des oignons. Les gars se cognent les avant-bras en guise de salutations. Gabriel examine rapidement les nombreuses commandes à préparer.

Petit rush en vue.

— Tu fais laquelle ? demande-t-il à Jean-Pascal.

— La mexicaine.

— OK, j'embarque sur la pépé, dit-il en attrapant une boule de pâte qu'il se met à étirer.

Une poignée de secondes plus tard, la boule, aplatie, s'est transformée en disque sur lequel Gabriel étend une louche de sauce avant de répartir à peu près uniformément une bonne quantité de pepperoni, puis de fromage râpé. Jean-Pascal et Gabriel enfournent leur pizza, attrapent chacun une nouvelle boule de pâte et s'attaquent aux commandes suivantes.

Les deux garçons se sont rencontrés à la fin de leur primaire alors qu'ils faisaient partie de la même équipe de soccer. Même s'ils sont différents – Gabriel est cérébral, conventionnel, voire un peu drabe ; Jean-Pascal est créatif, exubérant et impulsif –, ils ont rapidement développé une profonde amitié. Le hasard a voulu qu'ils se retrouvent dans la même classe au Collège de l'Assomption.

— St-Pierre et Dupré sont passés tantôt, lui dit Jean-Pascal.

— Ouais, je les ai croisés dans le stationnement.

— Apparemment qu'il y a des *thugs* de Montréal-Nord qui s'aventurent en ville. Tu sais, la fusillade dans le Vieux-Terrebonne la semaine dernière?

Gabriel a vu un article à ce sujet passer sur les réseaux sociaux. Quelqu'un s'est fait tirer dessus en plein jour sur une terrasse bondée.

— Ça serait lié à des gangs de rue de Montréal. Les bœufs ont pas envie de les voir tenter d'étendre leur territoire jusqu'ici. Dupré m'a donné sa carte. Je l'ai laissée près de la caisse. Il veut qu'on l'appelle si on voit quoi que ce soit de louche.

Gabriel pousse un petit rire.

— Quoi?

— Toi!? fait Gabriel, incrédule. Toi, tu vas appeler la police?

— *Bro!* C'est St-Pierre pis Dupré, pas les cochons de Repentigny, se défend Jean-Pascal.

Si la pizzeria avait été située au sud de la 40, disons que Jean-Pascal se serait sans doute montré moins coopératif. Il y penserait à deux fois. Parce que les jeunes Noirs habitant Repentigny se méfient de la police. Il y a comme un historique qui flotte dans la ville.

— Je pensais à quelque chose...

— Quoi donc ?

— Quand est-ce que tu vas ramener ton ostie de mannequin laite chez vous ? demande Gabriel.

Faussement heurté, Jean-Pascal joue la surprise.

— D'où vient toute cette haine ? Je te l'ai déjà dit, c'est pas un mannequin, c'est une mascotte grandeur nature de Freddy Fazbear. Qui plus est, c'est une pièce de collection que j'ai eue pour une bouchée de pain, mon ami !

Jean-Pascal est vraiment quelque chose. Des fois, Gabriel ne comprend pas ce qui passe par la tête de son ami. Il n'est pourtant pas con,

Gabriel trouve qu'il est même plutôt brillant. Jean-Pascal a toujours des idées complètement folles et l'audace de les réaliser. Mais pour ce qui est de l'argent, c'est autre chose. L'argent lui brûle les doigts comme si demain n'existait pas, surtout quand vient le temps d'acheter une bécasse qui a un lien avec un film ou un jeu vidéo d'horreur. Ça a toujours été son dada. Une sorte de pulsion insurmontable, un besoin à assouvir.

S'il n'apprend pas à maîtriser sa passion, elle va le perdre, s'est toujours dit Gabriel.

Lui ne dépenserait jamais pour une affaire aussi insignifiante, une babiole tirée d'un jeu vidéo, même de collection ! Gabriel a la conviction que ce genre de produits dérivés ne fait que contribuer aux changements climatiques que des gens mal informés continuent de nier, même si des montagnes de preuves s'accumulent sous leur nez depuis des années. Et le manque de ressources qui va découler de ce gaspillage va inévitablement mener à des conflits armés, qui, eux, vont générer des mouvements migratoires à grande échelle, qui aboutiront à plus d'inégalités et de tensions.

Gabriel en a la confirmation chaque jour dans les nouvelles. Pire encore, une partie de la classe politique profite de ces inquiétudes pour manipuler la population et semer la division. Ces populistes érigent l'ignorance en vertu et s'attaquent aux institutions démocratiques. Pourquoi ? Pour de l'argent ? Pour du pouvoir ? À quoi leur servira leur portefeuille de cryptomonnaie quand l'humanité sera acculée au pied du mur ? Rien pour régler la tempête qui gronde à l'horizon. La belle époque, quoi.

Les punks avaient raison lorsqu'ils scandaient *No future*. La plupart des amis de Gabriel partagent son cynisme. Certains, Jean-Pascal en tête, arrivent à vivre dans le déni le plus complet, d'autres ont besoin d'une pharmacopée complète pour contrôler leur angoisse. Axel, lui, fume du pot. Beaucoup de pot. Ce n'est même plus original.

Sans être un optimiste, Gabriel a un plan. Il pense à long terme. Dans ce monde tordu, la meilleure façon d'être libre, c'est d'avoir du pouvoir. Et pour avoir du pouvoir, quoi de mieux que des poches

pleines d'argent ? C'est contradictoire, c'est vrai, mais il vit très bien avec cette contradiction. Le calcul est simple, et toute dépense superflue est incompatible avec son plan.

— Eh bien, ta bouchée de pain est vraiment dans le chemin.

— Avoue qu'il te fout les jetons, le nargue Jean-Pascal, un sourire en coin. Allez, avoue !

— Heu... non, ment Gabriel. Je le trouve surtout gros pis laitte.

— Petite chochette qui a peur d'un gros toutou, rigole Jean-Pascal.

— Backe-moi là-dessus, Axel.

— Gaby a tellement raison, mon Jipi, fait le livreur tout en continuant de hacher les oignons. Avoue que c'est un tantinet encombrant.

— Bah ! *No worries !* Mon cousin Mack va me donner un coup de main en fin de semaine. Ça va être

sick dans ma chambre ! se vante-t-il. Vous allez tous être jaloux.

— J'en doute, dit Gabriel en sortant les pizzas du four et en les glissant dans des boîtes en carton. À toi de jouer, Axel.

— Okeli, mon ami, acquiesce l'autre. Je termine ça et j'y vais.

Une seconde plus tard, Axel échappe son couteau, qui tinte sur le plancher.

— *Shit, shit, shit, shit, shit!* gémit-il en se tenant la main.

— Ça va ?

— Je viens de me couper. Aaaaah, estie, je me suis pas manqué ; c'est profond. Gaby, va chercher la trousse, veux-tu ?

Gabriel hésite une seconde. Dire qu'il n'aime pas la vue du sang est un euphémisme. Il préférerait que ce soit Jean-Pascal qui s'en occupe, mais

celui-ci a disparu. Il est probablement dans le frigo pour ramener plus de garnitures. Gabriel n'a pas le choix : il va devoir jouer les infirmiers. Il court chercher la trousse de premiers soins.

— Grouille, mon homme ! l'exhorte Axel, qui tient son doigt blessé.

Armé d'un paquet de tampons de gaze, Gabriel s'apprête à faire une compresse à son collègue pour stopper l'hémorragie, mais à la seconde où celui-ci lâche sa blessure, un petit bout de doigt roule par terre et le sang jaillit en jets puissants. Gabriel en reçoit une giclée en pleine face. Il en échappe le pansement.

Axel crie, Gabriel crie, le sang pisse.

C'est bien plus grave qu'il ne l'imaginait : Gabriel jurerait qu'il a vu un bout d'os. Ce ne sont pas ses petits carrés de gaze de rien du tout qui vont régler le problème.

Il faut amener Axel à l'hôpital. D'autant plus qu'il continue de crier à pleins poumons. Même que...

il en met peut-être un peu trop? Gabriel réalise enfin ce qui se passe. Quel mauvais acteur, cet Axel! Évidemment, Jean-Pascal est revenu juste à temps pour filmer la scène *gore* avec son téléphone intelligent.

— C'est dégueulasse... J'ai du faux sang dans la bouche.

Axel rigole. Il saisit des linges à vaisselle et en tend un à Gabriel pour qu'il s'essuie le visage. Jean-Pascal est fier de son complice. Jamais il n'aurait pu capter la scène sans son aide, entre autres parce que la prothèse qu'il a commandée sur Internet pour simuler la blessure est arrivée avec une peau toute rose bien trop pâle pour lui. Gabriel n'aurait jamais mordu à l'hameçon.

— La réussite du plan réside entièrement dans l'authenticité de ta réaction. Ça vaut cent mille vues sur les réseaux! lui assure Jean-Pascal.

Enzo choisit ce moment pour venir voir comment s'en tirent ses employés dans la cuisine. Il fige en voyant la scène.

— *Guys*, qu'est-ce qui se passe ?

— Regardez ça, patron ! fait Jean-Pascal en lui tendant son cell pour qu'il visionne la séquence, mais celui-ci lui fait signe que ce n'est pas le moment.

— *Come on*, les gars ! Les clients attendent. Il y a des pizzas à produire, leur rappelle-t-il. *Chop chop!*

Quand il voit les éclaboussures de faux sang un peu partout dans la cuisine, Enzo secoue la tête, découragé. Ce n'est pas la première fois que l'apprenti réalisateur utilise son restaurant comme plateau de tournage.

— Peux-tu juste nettoyer comme il faut ? J'ai pas envie qu'un inspecteur débarque et me colle une amende à cause de tes... courts métrages.

Il allait dire « niaiseries », mais s'est repris juste à temps. Comme les candidats ne se bousculent pour répondre à ses offres d'emploi, Enzo n'a pas le choix de tolérer les frasques, somme toute mineures, de ses employés. Ils ne sont pas

méchants, juste un peu paresseux. Dans son temps, ça ne se passait pas comme ça. Il fallait trimer dur pour gagner son dû. Aujourd'hui, les jeunes ont tout tout cuit dans le bec et baissent les bras au moindre obstacle. Enzo aimerait bien connaître le nom de celui qui a inventé le concept de santé mentale pour le poursuivre.

— Inquiétez-vous pas, patron, le rassure Jean-Pascal. Je m'occupe de ça.

Enzo retourne dans son bureau en ronchonnant quelque chose d'inintelligible.



Gabriel, 16 ans, s'est enfin trouvé un travail. Pas le plus glamour (vendre des pointes de pizza sous un néon qui clignote) mais à tout le moins PAYANT. Or l'ambiance est glauque. « Ça serait bête qu'il se mette à y avoir des morts », avait rigolé son meilleur ami. Ha ha. Oui. Très drôle. #not. Ça, c'était avant que les gens meurent pour vrai.

UN BON RÉCIT SANGLANT ENTRE DEUX POINTES PEPPERONI.

PIERRE-YVES VILLENEUVE a vraiment peur des hauteurs et il redoute les silences malaisants. C'est aussi l'auteur de la populaire série *Gamer*. Il raffole de la pizza, de toutes les pizzas, sauf celle aux ananas. Parce que c'est dégueulasse, de la pizza aux ananas.



Une société de Québec Média



ISBN 978-2-89714-704-4

